

DES BALS.

Parmi les choses du monde, il en est une à laquelle le démon tient du plus profond de ses entrailles, dont il se sert pour fasciner, pour séduire et pour perdre les âmes, qui exerce sur tous les âges, mais sur la jeunesse surtout, les plus tristes et les plus cruels ravages : je veux parler des bals.

Que faut-il en penser, et quelle conduite tenir à leur égard ? Je vais laisser parler à ma place un homme dont la voix aura plus d'autorité que la mienne, un homme qui, à la connaissance profonde du cœur humain et à la connaissance du monde, joignait, ce qui ne gâte jamais rien, toutes les lumières de la sainteté. Écoutez donc le moraliste le plus saint, le plus aimé et à la fois le plus doux, le plus indulgent, le plus bienveillant, celui dont les arrêts font presque loi, même parmi les mondains ; entendez saint François de Sales :

« Les bals et la danse, dit-il, sont choses de leur nature indifférentes ; mais leur usage, tel qu'il est à présent approprié, a tellement prédisposé au mal dans toutes ses circonstances, qu'ils portent toujours de grands dangers pour l'âme. Je vous parle donc des bals comme les médecins parlent des champignons : « Les meilleurs, disent-ils, ne valent rien. » Et moi je vous dis : Les meilleurs bals ne sont guère bons. S'il faut manger des champignons, continue-t-il, ayez soin qu'ils soient bien apprêtés, et mangez-en peu, car, pour bien apprêtés qu'ils soient, leur malignité se change en poison dans la quantité. De même, s'il faut aller aux bals par des nécessités dont vous ne puissiez vous défendre, ayez soin que la danse y soit disposée dans toutes ses circonstances pour la bonne tenue, la décence, la modestie, et défiez-vous d'eux, de peur que vous n'y preniez goût. »

Ailleurs il dit encore : « Ces ridicules divertissements apportent toujours de grands dangers à l'âme ; ils affaiblissent la force de la volonté, ils diminuent la ferveur de la dévotion, ils atténuent la sainte charité, ils développent dans l'âme mille sortes de mauvais sentiments, et l'on ne doit en user même dans la nécessité qu'avec des précautions extrêmes. »

Après saint François de Sales, permettez-moi de vous citer un homme du monde, un courtisan, Bussi-Rabutin :

« J'ai toujours cru les bals dangereux, dit-il, et ce qui m'a porté à le croire, ce n'est pas seulement ma raison ; c'est aussi ma propre expérience. Or, quoique le témoignage des Pères soit bien fort en cette matière, je tiens que celui d'un courtisan est encore d'un plus grand poids. « Je sais bien qu'il en est qui courent moins de risques en ces lieux que d'autres, et ce pendant les tempéraments les plus froids s'y échauffent. Ce ne sont, d'ordinaire, que des jeunes gens qui composent ces réunions-là, lesquels ont déjà assez de peine à résister aux tentations dans la solitude, à plus forte raison leur est-il difficile d'y résister dans de semblables réunions. Je tiens donc qu'on ne doit pas aller au bal quand on est chrétien. »

Certes, vous ne m'accuserez pas d'exagérer en cette matière : j'aurais pu vous citer cent et cent témoignages des moralistes et des Pères, qui s'élèvent contre les danses, contre les bals avec une énergie sans pareille. J'ai tenu à ne vous donner que ce que j'ai trouvé de plus large, de plus bienveillant et de plus indulgent dans ce genre. Et cependant, si indulgents qu'ils soient par nature et par leur position qui leur permettait de bien apprécier les choses, vous voyez le blâme énergique que ces deux hommes lancent contre les bals.

Et, chose bien digne de remarque, le saint n'est pas aussi sévère que le courtisan. Cela tient probablement à ce que saint François de Sales ne savait pas tout aussi bien que Bussi-Rabutin. Revenons maintenant aux raisons sur lesquelles ils appuient leur blâme.

Saint François de Sales se contente d'appeler les bals dangereux, parce qu'ils dissipent l'esprit de dévotion, affaiblissent les forces de la charité et de la volonté, et développent dans l'âme mille mauvais instincts ; aussi ne les tolère-t-il que dans les nécessités extrêmes et encore avec des précautions de tous genres.

Or, nul parmi vous, s'il a l'esprit chrétien, ne jugera autrement que saint François.

Qu'est-ce, en effet, que l'esprit chrétien, sinon l'esprit de prière, l'esprit d'abnégation, de pénitence et de mortification ? Le christianisme, qu'est-ce autre chose que Jésus-Christ au jardin des Oliviers, que Jésus-Christ à la cour du Prétoire, sur la route du Calvaire et cloué à la croix ? Or, qu'est-ce que le bal, sinon tout le contraire, sinon le triomphe des sens ? Étes-vous chrétiens au bal ? Étes-vous les disciples de ce Dieu triste jusqu'à la mort, au Jardin des Oliviers, triste à la vue de vos iniquités et de celles de la terre ? Quand vous vous livrez corps et âme au plaisir, et que vous vous enivrez de toutes les folles joies de la danse, étes-vous chrétiens ? Étes-vous les disciples de Jésus battu de verges, déchiré de coups et couronné d'épines ? Quand vous vous inondez de parfums, quand vous vous couvrez de parures, d'atours, de bijoux et de fleurs, étes-vous chrétiens, étes-vous les disciples de la croix ? Travaillez-vous à réprimer les mauvais instincts de votre âme, à extirper ces passions qui vous dominent ? N'est-ce pas, au contraire, un aliment incessant que vous leur jetez en pâture : ne développez-vous pas, au contraire, tous les mauvais instincts : l'envie, par la tristesse de vous voir surpassé ou délaissé, par l'éclat de vos parures voluptueuses, par les critiques mordantes, par le besoin de plaire ; la luxure, par tous ces apprêts de toilette, par cette soif d'être regardé, admiré, adoré, par toutes ces pensées, ces desirs, ces sentiments qui, malgré vous, vous possèdent, ou au moins vous obsèdent ; la pa-

resse, par l'incapacité dans laquelle vous vous mettez de remplir plus tard les devoirs de votre état, ceux de la religion, et par le dégoût que vous ressentez pour toutes les obligations qui vous incombent dans la vie sérieuse ?

Si tout cela est vrai, et en conscience je vous défie de dire le contraire, saint François de Sales a eu raison d'appeler les bals dangereux, et il me semble qu'il est même fort indulgent de se contenter de ce mot. A ne prendre les choses qu'à ce point de vue, ils doivent encore être évités par le chrétien, selon cette parole de l'Esprit-Saint : *Quiconque aime le danger et le recherche, y périra.*

Mais Bussi-Rabutin est plus sévère, plus exigeant que saint François. Il ne se contente pas d'appeler les bals dangereux, il dit formellement : « Je tiens que, quand on est chrétien, on ne doit pas aller au bal. » Et il motive cette sentence non seulement sur sa raison, sur l'impossibilité pour des tempéraments ardents, pour des âmes jeunes et passionnées, de se maintenir, de se rompre, de se maîtriser, elles qui ont déjà tant de peine à le faire dans le recueillement et la solitude ; mais il argue de sa propre expérience, et sans doute il avait des raisons de parler de la sorte : je l'en crois sur parole. Je crois même que beaucoup parmi vous, s'ils consultaient leur expérience propre et parlaient aussi franchement que lui, seraient aussi sévères qu'il l'a été.

Donc, tout au moins, et je me résume par la doctrine de saint François, les bals sont chose dangereuse, et on ne doit se les permettre, dans la nécessité même, qu'avec des précautions extrêmes.

Ces considérations générales s'appliquent aux bals, en des temps et dans des circonstances ordinaires. Mais, hélas ! nous ne sommes pas dans des temps ni dans des circonstances ordinaires. Le jugement du courtisan que je vous citais est, de nos jours, au-dessous de la vérité, et l'indulgence de saint François serait un lâcheté et une prévarication sur les lèvres des dépositaires, des gardiens de la morale chrétienne.

Il était réservé à un siècle qui a rêvé la glorification de la chair, de pousser le sensualisme et le dévergondage de la danse jusqu'à ses dernières limites, et de laisser bien loin derrière lui les allures si décriées de la Régence. Oui, les ruelles et les petits soupers d'il y a cent ans, pâlissent à côté de certaines fêtes et des soirées d'un certain monde.

Vous pensez bien qu'ici je n'entrerai pas dans le détail de certaines toilettes et de certains danses en renom. Grâce à Dieu, mes yeux n'ont jamais été souillés par toutes ces vilaines choses : j'ignore même les noms que vous donnez à toutes ces évolutions plus ou moins gracieuses, mais toujours sensuelles, voluptueuses, qu'elles soient molles ou échevelées. Si je vous en parle, ce n'est donc pas par mon expérience, grâce à Dieu ; mais j'ai entendu des hommes du monde, et certes ce n'étaient pas des rigoristes, des dévots. Je ne me ferai pas l'écho de leur langage ; je respecte trop la chaire chrétienne pour cela. Mais, si les femmes entendaient ce qu'il y a d'humiliant pour elles dans la critique de ces mises et de ces danses ! Ah ! elles ont voulu poser aux yeux de ces hommes, comme des idoles de chair, pour fasciner leurs cœurs ! Elles ont atteint la première partie de leur but, c'est-à-dire qu'elles sont traitées par eux en idoles et dissequées comme des statues, comme on dissequait dans l'art plastique.

Mais, dit-on, c'est l'usage, c'est la loi du monde : il faut s'y conformer.

La loi du monde pour des chrétiens ! Vous ne savez donc pas que le Prince du monde qui a fait cette loi, est celui auquel vous avez solennellement renoncé au jour de votre baptême ?

La loi du monde pour des chrétiennes ! Écoutez saint Paul, ô femmes chrétiennes : *Nescitis quoniam corpora vestra membra sunt Christi ?* Ne savez-vous donc pas que vos corps sont les membres du Christ ? Et il ajoute : *Tollens ergo membra Christi, faciam membra meretricis ?* Cette dernière phrase ne se traduit pas, heureusement pour celles qui ne savent pas le latin. Mais, pour ceux et pour celles qui savent le français, je leur demande quelle est la femme, si peu prude qu'elle soit du reste, qui consentirait à rester dans son salon, dans sa chambre seule à seul, dans ces mises dénudées, avec son père, son frère, son fils ? Et ce qu'elle ne voudrait pas se permettre au sanctuaire de sa famille, sous le regard chaste d'un père, d'un frère, d'un fils, elle le fait en public, au milieu de ces fleurs, de ces lumières, de ces harmonies, de ces parfums qui envirent les sens, parmi des étrangers, sous les regards passionnés de ces hommes qui ne viennent là que pour saturer d'amours profanes leur imagination, leur esprit et leur cœur !

Je demanderai à toutes ces reines de la danse quelle est celle parmi elles qui voudrait permettre dans le tête-à-tête de la vie de famille, à son frère, à son parent le plus respecté, ces poses qui n'ont pas de nom, grâce à Dieu, dans la langue chrétienne ? Et tout cela, on le fait au milieu de ces torrents de volupté qui tourbillonnent dans les esprits et dans les cœurs avec la danse ; on le fait en public avec des étrangers, avec des hommes qu'on ne connaît pas, dont on ne sait ni les principes, ni la conduite, ni les mœurs, ou bien que l'on connaît trop, hélas ! ô jeunes filles, ô épouses, ô mères !

Mais, me direz-vous, il en a toujours été ainsi : c'est-à-dire qu'il y a toujours eu des folies dans le monde, des dévergondages, des orgies, des débauches.

Ce que je sais, c'est que jadis il y avait deux camps, le camp du monde, et l'on savait quels en étaient les héros, et le camp des chrétiens, et dans ce dernier camp certaines choses n'étaient jamais permises. Tandis qu'aujourd'hui tout est péle-mêle, et ce qui attriste profondément l'Église, ce qui fait que ses voix les plus saintes et les plus assurées se sont crues dans l'obligation de protester contre ce dévergondage

et ce scandale, c'est que de nos jours les familles chrétiennes ne se distinguent en rien sur ce point des familles mondaines ; c'est que les femmes et les filles les plus pieuses et les plus modestes se laissent aussi entraîner par le torrent.

Ah ! s'il n'y avait que le monde, le vrai monde mauvais, je ne prendrais pas la peine de crier contre lui ; ce n'est pas dans mes habitudes ; je ne contenterais de le plaindre et de prier pour lui, ce que je fais depuis longtemps. Mais, voir des âmes chrétiennes qui marchent avec moi et dont Dieu m'a confié la garde, voir des âmes de mon camp s'égarer dans le mal, et moi rester muet, moi, sentinelle du camp, ne pas leur crier : halte-là ! Non, je ne le puis pas. J'aimerais

mieux renfermer ou briser mes armes, ne jamais porter la parole dans les assemblées chrétiennes, que de les laisser dans leur aveuglement, dans leur fausse sécurité, ces jeunes femmes, ces jeunes filles qu'on voit le matin dans l'Église de Dieu, pieuses comme des Anges, et qui le soir se trouvent au bal, décolletées et tourbillonnant. Dieu a dit pour elles une parole qu'il est de mon devoir de leur répéter : « Nul ne peut servir deux maîtres ! » et encore : « Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi ! » Qu'elles choisissent donc ! Pour moi, j'ai la conscience d'avoir fait mon devoir.

P. SOUAILLARD.

(Extrait de la *5e Corbeille de Légendes et d'Histoires*, par Allègre, 1 vol. in-8. Prix \$1.25.)

LE COUVENT

Nous accusons réception du premier numéro d'un gentil petit journal qui se publie à Joliette, depuis janvier dernier. *Le Couvent*, tel est son titre. Il paraît vers le milieu de chaque mois, par livraison de 12 pages, format in-18o.

L'abonnement n'est que de 25 centims par année : c'est-à-dire qu'il est à la portée de toutes les bourses.

*Le Couvent* ne paraîtra pas durant les vacances.

Nous saluons de grand cœur ce nouveau confrère. S'il est fidèle à son programme, il va faire de la besogne et son apparition ne sera pas un sinécure. De grand cœur nous lui souhaitons succès. Nul doute qu'il l'obtiendra puisqu'il a depuis le 15 janvier dernier, *Le Couvent* a déjà recruté 700 abonnés ! Honneur aux jeunes filles qui savent si bien répondre à l'appel d'un bon prêtre qui se dévoue pour améliorer leur position.

Mais n'oublions pas de dire que le rédacteur de la nouvelle publication est M. l'abbé F. A. Baillargé, déjà rédacteur de l'intéressant et populaire journal *L'Étudiant*. Avouons que M. Baillargé fait preuve d'un grand esprit d'initiative et d'une énergie un peu rare, en publiant deux journaux à la fois, quand il occupe déjà une chaire de théologie au Collège Joliette. Double succès donc, M. le Rédacteur, pour vos deux beaux journaux et une santé portée à sa triple puissance pour vous-même.

CONDUITE POUR PASSER SAINTEMENT LE CAREME

où l'on trouve pour chaque jour une pratique, une méditation, des sentiments sur l'évangile du jour, des sentences de l'Écriture sainte et des saints Pères, une prière tirée de la collecte de la messe et un point de la passion de Jésus-Christ.

Par le P. AVRILLON

1 vol. in-12 de 288 pages..... Prix franco, relié, 60 cts.

Le Saint temps du Carême sanctifié

PAR L'ESPRIT ET LA PRATIQUE DE LA PÉNITENCE

Ouvrage destiné à tous les fidèles indistinctement et pouvant servir aux méditations de tous les autres temps de l'année.

Par M. l'abbé V. POSTEL

2 vol. in-18 de 324-XXIV, 336 pages..... Prix franco 75cts.

LA TÊTE ET LE CŒUR

ÉTUDE PHYSIOLOGIQUE, PSYCHOLOGIQUE ET MORALE,

Par l'abbé VALLET.

1 vol. in-12 de VIII-322 pages..... Prix franco, 63 cts.

M. l'abbé Vallet, prêtre de Saint-Sulpice et professeur de philosophie au séminaire d'Issy, s'est déjà fait une réputation méritée par les remarquables ouvrages qu'il a publiés sur la philosophie. Son étude sur *la Tête et le Cœur* est digne de tout point de ses précédents ouvrages ; on y reconnaît le professeur aussi versé dans la philosophie thomiste, qu'au courant des découvertes récentes des sciences.

Comme le promet le titre, l'étude de M. l'abbé Vallet est en même temps physiologique et morale. Dans la première partie, le savant professeur étudie son double et si intéressant sujet au point de vue purement physiologique ; passant en revue les découvertes des physiologistes les plus autorisés, en les rectifiant au besoin, il montre que rien dans ces découvertes n'est en opposition avec les enseignements de la foi et de la philosophie catholique. La démonstration s'impose avec une remarquable clarté.

Dans la seconde partie, consacrée à la psychologie, le savant professeur est sur son propre terrain ; après avoir étudié le rôle de la tête et du cœur dans l'homme physique, pour ainsi dire, il l'étudie dans l'homme raisonnable ; il faut voir l'action respective de la tête et du cœur dans les passions, les idées, les sentiments. Cet exposé de la psychologie thomiste est surtout remarquable par une clarté qui ne fait jamais défaut à l'auteur, alors même qu'il aborde les problèmes les plus ardu.

Mais, quelle que soit la valeur des deux premières parties, c'est peut-être la troisième qui aurait nos préférences. C'est le couronnement de l'édifice. Le prêtre catholique tire les conclusions des principes posés par le physiologiste et par le psychologue. Les considérations morales et religieuses sur l'harmonie de la tête et du cœur, de l'idée et du sentiment, de la science et de la foi, et sur la culture de l'esprit et de la volonté, complètent cette belle étude, de manière à en former un tout parfaitement ordonné, qui ne laisse aucune objection sans réponse et qui emporte la conviction du lecteur.

En recommandant ce remarquable traité, nous pouvons dire que le savant professeur continue et étend son enseignement, en se plaçant sur un terrain essentiellement actuel. On ne cesse d'opposer aux catholiques les découvertes de la physiologie et les objections d'une psychologie aventureuse ; toutes ces oppositions disparaissent devant les pages si précises de M. l'abbé Vallet. (*Revue littéraire de l'Univers*).

POUR RIRE :

Un municipal, interrogeant un prévenu pendant la révolution : « Ton prénom. » — Symphonien. — Il n'y a plus de saint : tu t'appelles *Phonien*. — Ah ! répond le prévenu, c'est... *gulier*, ça ! »